

Le Temps

I. Le Temps. 1912-08-06.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

milles. La fille de l'empereur François, l'impératrice Marie-Louise, est proclamée régente. La maison de Habsbourg n'est-elle pas ainsi le ressort de la continuité de la dynastie impériale en France? L'empereur d'Autriche ne devient-il pas par là même le protecteur naturel du roi de Rome?

Pendant que le gouvernement français fait ainsi des avances au gouvernement autrichien, celui-ci est sollicité dans un autre sens par la Prusse, par la Russie, par l'Angleterre. La Prusse, avec le général York, a pris l'initiative de la défection et prépare la revanche d'Éna. La Russie, quoique très éprouvée elle-même par la guerre, témoigne sa confiance dans l'explosion du sentiment national qu'a provoquée l'attaque des Français et qu'entreprend la ruine de leur armée. L'Angleterre est irréductible; pas plus que Napoléon elle ne songe à déposer les armes. Elle applaudit à la marche en avant des Russes à la révolte de la Prusse, et elle presse l'Autriche de saisir cette occasion unique de se débarrasser du dominateur de l'Europe. — Le 29 mars 1813, il sembla que Napoléon voulait terminer la période des pourparlers vagues et aborder le premier le fond de la question. Au moment même où on essayait de l'induire en lui parlant de paix, la Prusse prenait les armes pour s'allier à la Russie. L'Autriche ne profiterait-elle pas de la chance qui s'offrait à elle? Si elle demeurait fidèle à l'alliance française, si elle mettait sur pied une armée non pas inexistante comme celle de Schwarzenberg, mais décidée à agir, elle trouverait dans les premiers jours de mai l'empereur avec plus de 300,000 hommes sur la rive droite de l'Elbe, et pour prix de son intervention elle recevrait la Silésie avec 2,000,000 d'âmes.

Toutefois, n'était pas fermée aux négociations, mais l'œuvre des négociateurs ne pouvait aboutir que si l'Autriche prenait enfin un parti décisif, si elle parlait haut et ferme, comme le faisait l'empereur lui-même lorsqu'il prenait la parole devant les puissances alliées. Mais, au lieu d'un pacte de force dans ses derniers retranchements, Metternich se prononce pour un système tout différent. L'attitude des députés, les opinions qu'on lui offre n'obscurcissent pas sa vue au point de lui faire oublier les garanties dont l'Autriche a besoin pour assurer sa sécurité. Puissance intermédiaire, placée entre deux puissances voisines, la France et la Russie, elle ne veut pas s'exposer à être absorbée un jour par l'un ou par l'autre, elle doit chercher un point d'appui auprès d'une puissance placée dans la même situation qu'elle, intermédiaire comme elle. La Prusse lui est nécessaire comme elle est nécessaire à la Prusse. Ce n'est pas trop de leurs efforts réunis pour sauvegarder leur indépendance respective. Mais le contrepoids européen serait rompu. L'Europe pourrait devenir la proie d'un France ou d'une Russie trop grandes.

Telles sont les idées que Schwarzenberg, nommé ambassadeur à Paris, était chargé d'exposer. Dans deux longues entrevues, l'empereur, qui avait parlé tout seul, ne lui en laissait guère le temps. Traitant Schwarzenberg en militaire, en commandant en chef, l'empereur avait encore placé sous ses ordres, plutôt qu'en diplomate, il tenait surtout à lui faire connaître l'étendue de ses forces. Il était même allé chercher le livret où il enregistrait les états de situation de l'armée française, il avait indiqué l'emplacement de chacun des corps dont il disposait et tracé d'avance le plan de campagne pour le futur. L'empereur n'espérait pouvoir compter sur elle, il la souhaitait par affection pour son beau-père; mais il avait tout prévu, même la défection d'un allié si tiède, et afin de montrer à Schwarzenberg que le temps des paroles était passé, qu'il fallait en venir aux actes, il le quittait pour aller se mettre à la tête de ses troupes.

De cette communication Metternich conclut qu'il est tout à fait dégagé du côté de la France. L'armée suivant le conseil de Napoléon, mais ce n'est pas pour placer son armée sous les ordres de l'empereur, c'est pour se mettre en état de prêter un concours décisif à celui des deux adversaires qui lui offrira le plus de garanties. Le résultat conclut en 1812 entre les deux puissances parut périmé. Napoléon lui-même en fait bon marché, il n'en invoque plus les stipulations. Il rend ainsi à l'Autriche la liberté d'action à laquelle elle aspirait. Si un congrès se réunissait, elle n'y paraîtrait plus en puissance secondaire, les mains liées par des engagements antérieurs. Il ne s'agirait plus pour elle d'une simple question de survie, elle pourra jeter dans la balance le poids de son épée, indiquer à quelles conditions elle consentirait à déposer les armes. Même après le voyage infructueux de Schwarzenberg, Metternich n'en arrivait pas tout de suite à cette extrémité. L'idée d'un conflit avec la France ne pénétrait que peu à peu dans son esprit, quand Napoléon, dans un discours, lui avait permis d'entrevoir la possibilité. Les supplications que l'impératrice Marie-Louise adressait à son père, l'éloge qu'elle faisait de son mari, la confiance qu'elle témoignait dans le génie de l'empereur et dans les ressources de la France n'étaient pas non plus sans ébranler l'âme de Metternich. On se demandait parfois s'il était prudent de rompre avec un si puissant allié.

L'exemple de la Saxe n'est pas fait pour encourager l'Autriche. Elle a essayé de se soustraire à l'influence française, mais elle n'y a pas réussi. La bataille de Lutzen l'a replacée sous le joug. Pour bien accuser cette situation aux yeux des Allemands, Napoléon a tenu à recevoir avec un grand éclat le roi de Saxe dans sa capitale. Il a fait prendre sous l'arche de la gare, et c'est tout de sa personne au-devant de son allié rentré en grâce. Quoique déconcerté par l'incident, Metternich ne se laisse pas désorienter. L'important pour lui est de gagner du temps jusqu'à ce que l'armée autrichienne soit remise sur le pied de guerre. Les Français livreront peut-être encore des batailles heureuses, mais ils useront leurs

forces en les livrant. Un jour viendra où l'armée autrichienne réorganisée et intacte lui permettra de se poser en arbitre entre les adversaires. C'est lui alors qu'indiquera à quelles conditions la paix lui paraît possible. Il ne déclara pas encore la guerre, mais la guerre sera la conséquence du refus que lui opposera une des deux parties. Avec patience, avec ténacité, Metternich se prépare à jouer ce rôle décisif au lendemain de Lutzen. L'anneau du livre, M. Jean d'Ussel, prend congé de lui à cette date, mais il le retrouvera sans doute dans le nouveau volume qui ne peut manquer de suivre et de compléter celui-ci.

COLONIES

MAROC

Prochain bombardement d'Agadir
Notre correspondant de Rabat nous télégraphie : Les progrès du président El Helba continuent à causer de graves inquiétudes. On sait que la première démonstration du *Cosmos* sur la côte sud a produit de médiocres résultats. Le bruit court que le résident général s'est décidé à entreprendre sans retard une action plus énergique et que le *M. Jean* repartira prochainement pour bombarder Agadir.

Il est bon de rappeler à cette occasion que dans les lettres explicatives accompagnant le traité franco-allemand de commerce de commerce de commerce, il est prévu que l'Allemagne aura le droit de s'engager à ouvrir prochainement le port d'Agadir au commerce international.

Les renforts
Un détachement de cent soldats du génie appartenant au 6^e régiment, quittera Agadir le 13 août, à destination d'Oran et des confins marocains.

Le mouvement commercial
Le commerce maritime au Maroc, pour le premier trimestre de l'année en cours, a été satisfaisant. On se rappelle l'année dernière un peu plus de cent millions (le commerce total, y compris les échanges par terre avec l'Algérie, s'étant chiffré par 146 millions). Pour les trois premiers mois de l'année en cours, le commerce maritime au Maroc ont atteint le chiffre de 39,280,826 francs.

La part la plus importante de ce commerce maritime revient à l'Angleterre, avec près de 14 millions de francs. La France vient ensuite, avec 10 millions, l'Allemagne avec 6 millions, l'Espagne avec 2,318,000 francs, l'Autriche-Hongrie avec 1 million. Si l'on joint à ce commerce maritime le commerce terrestre, la France a réalisé un chiffre de 5,700,000 francs, l'Allemagne (5 millions 1/2). Sa part a fait près de 4 millions d'affaires. L'Espagne n'en vient qu'à près deux millions, avec 3 millions 300,000 francs.

Le plus actif des ports est toujours celui de Casablanca, dont le commerce (29 millions 1/2) est double de celui de Tanger (15 millions), de celui de Marrakech (5,700,000 francs), de celui de Mogador (5 millions 1/2). Sa part a fait près de 4 millions d'affaires. Larache n'en vient qu'à près deux millions, avec 3 millions 300,000 francs.

TUNISIE

La charité des vivres
La *Quinzaine coloniale* signale que la Tunisie se plaint de la cherté des vivres. Les hôteliers de Tunis qui ont élevé les premières protestations. Ils attribuent le renchérissement de la viande à l'exportation intensive du bétail. On manque de viande en Europe. Pour satisfaire aux demandes, les cultivateurs tunisiens ont dû vendre les animaux de boucherie. On estime à 800 boufs et 3,000 moutons les bêtes qui partent de Tunis chaque semaine. Résultat : le prix de la viande, notamment un mouton, a doublé en Tunisie depuis l'année dernière. Dans le sud de la régence, le renchérissement a d'ailleurs atteint toutes les choses nécessaires à la vie : volailles, œufs, pommes de terre, tomates, fruits, pétrole, charbon.

Il y a quelques années, l'agriculture était originaire, sinon inédite, mais demandait que le bétail soit frappé à la sortie de droits de douane.

Toutefois les agriculteurs et les commerçants ont aussi été atteints en ce qui concerne le commerce de détail. Les commerçants tunisiens ont subi de graves pertes à cause de la dévaluation de la monnaie. Les commerçants tunisiens ont subi de graves pertes à cause de la dévaluation de la monnaie. Les commerçants tunisiens ont subi de graves pertes à cause de la dévaluation de la monnaie.

INDOCHINE

Mesures sanitaires
Le lieutenant-gouverneur de la Cochinchine a adressé aux administrateurs chef de province une circulaire où il insiste sur les mesures à prendre pour améliorer les conditions sanitaires de la colonie.

Il rappelle d'abord qu'il convient, conformément à l'arrêté du 20 janvier 1906, de réunir dans chaque province, tous les deux mois au moins, la commission sanitaire chargée de l'application des règlements sanitaires. Les principaux de ces règlements comportent l'isolement des malades atteints de maladies pestilentielles, la destruction des immondes insalubres, l'obligation pour les navigateurs de déclarer à l'administration les cas de maladie suspecte.

Mais la partie la plus intéressante de la circulaire est celle qui concerne les épidémies. Au lieu d'interdire l'entrée d'influenza, on doit, au contraire, encourager la propagation de cette maladie. Les personnes atteintes de cette maladie doivent être isolées dans des locaux publics et privés; les inhumations doivent être faites dans des fosses ayant au minimum deux mètres de profondeur.

Dans la pratique, écrit-il, ces dispositions sont d'une application difficile, à cause de l'absence de cimetières dans les villages. Le moment ne paraît pas encore venu d'obliger les Annamites à inhumation leurs morts dans des cimetières publics, mais on peut, en attendant, faire, dans cet ordre d'idées, un pas dans le voie du progrès. Les enterrements actuels consistent à enterrer les morts sur n'importe quel terrain et dans des fosses très peu profondes sont la cause principale

des épidémies de choléra qui sévissent, chaque année, dans la colonie. Pour remédier, dans la mesure du possible, à cette situation, j'ai décidé qu'il y aurait désormais au chef-lieu et dans les villages les plus peuplés de chaque province, des cimetières indigènes qui devront être entretenus, avec décence, par les notables.

L'usage de ces cimetières ne sera pas obligatoire, du moins jusqu'à nouvel ordre; mais il vous apparaît que l'usage de ces cimetières indigènes, dans leur propre intérêt, ils doivent faire les inhumations dans ces emplacements réservés s'ils veulent voir disparaître les épidémies de peste et de choléra qui répètent un emplacement réservé pour les sépultures des indigènes et les inhumations y sont nombreuses. Il semble possible de faire adopter cette pratique dans les gros villages, notamment dans ceux où est installé un poste administratif.

AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE

Une appréciation allemande
des territoires échangés
La *Dépêche coloniale* résume les appréciations techniques portées par le docteur Karl Ritter sur le nouveau Cameroun, dans le n° 4 des publications du ministère allemand des colonies.

Les conclusions de cet étude, objectives, nous avons formulées ici même dans le *Temps* du 4 novembre dernier.

Le docteur Karl Ritter signale en particulier la richesse de la région forestière comprise entre l'Ouesso et le ravin de l'Invidjo, c'est-à-dire dans la région déjà pénétrée par l'influence allemande au nord du Gabon français. Cette forêt est considérée par lui comme la plus grande réserve de caoutchouc de l'Afrique équatoriale française. Elle est de toutes les agglomérations indigènes un centre de la manioc, des bananes, du maïs, du riz, du mil, des patates, etc. Le chiffre de la population serait de 400,000 à 600,000 indiens. La race est très comparable, comme valeur, aux Sénégalais, mais difficilement réductible.

Bien que l'antenne de la Sangha soit une des régions les plus inondées du globe, le docteur Ritter souligne son importance au point de vue de la navigation. La Sangha est navigable toute l'année sur un parcours de 300 kilomètres; la Likouala-Herbes est accessible toute l'année aux petits vapeurs jusqu'à Mogouma, et en octobre et novembre jusqu'à Epoua.

Malgré la présence de la maladie du sommeil dans les vallées de la Sangha et de l'Oubanghi, le même auteur vante la richesse en caoutchouc de la Moyenne-Sangha jusqu'à Nola. Cette région a déjà été exploitée intensivement. Jusqu'à Carnot, la forêt couvre sur une largeur d'une centaine de mètres les bords des rivières. A mesure que l'on s'avance vers le nord, les bandes de brousse deviennent plus rares, mais les lianes plus nombreuses. On trouve aussi toutes les espèces de palmier, le caféier, le poivrier et de bons industriels non-breux. Au delà du massif de Jade, les bandes de forêts laissent les cours d'eau jusqu'à 8 degrés de latitude.

Le docteur Ritter signale également, comme nous l'avons déjà fait, la fertilité de la plaine qui s'étend au nord-est de l'actuelle capitale, dans le bassin de Logone. Les richesses naturelles y sont moins nombreuses que dans le sud; en revanche les cultures indigènes sont plus variées : le mil, le maïs, le riz y réussissent ainsi que les légumes. On y trouve beaucoup de haricots, de figes, de tabac. Les conditions du sol et du climat y favorisent la culture du coton.

Le reste de l'ouvrage du docteur Ritter contient des détails précis sur la navigabilité des diverses rivières qui arrosent les territoires cédés par la France à l'Allemagne.

Lettre d'Angleterre

Les manœuvres navales
Notre correspondant de Londres nous écrit : Il y a quelques années, l'armée anglaise publiait régulièrement un compte rendu détaillé des grandes manœuvres navales. Tant par le nombre des bâtiments réunis que par l'importance des exercices, les manœuvres anglaises ont toujours été très brillantes. Elles ont toujours été très brillantes. Elles ont toujours été très brillantes.

Le thème était le suivant : une flotte « rouge » numériquement la plus faible, ayant pour base d'opération la côte sud-est de l'Angleterre, de Dungeness (Hostings) sur la Manche à Flamborough-Head (Scarborough) sur le littoral du Nord, essaie de pénétrer dans le détroit de Calvados, et de débarquer un contingent de troupes dans le nord de l'Angleterre, les plus utiles indications. L'armateur finit par s'en apercevoir, et décida d'y mettre bon ordre; actuellement, sans entourer ses manœuvres du mystère qui enveloppe les manœuvres allemandes, elle réduit les informations officielles au strict minimum. C'est donc sur des données incomplètes que l'on a essayé de reconstituer uniquement dans leurs grandes lignes les dernières manœuvres navales anglaises.

Le thème était le suivant : une flotte « rouge » numériquement la plus faible, ayant pour base d'opération la côte sud-est de l'Angleterre, de Dungeness (Hostings) sur la Manche à Flamborough-Head (Scarborough) sur le littoral du Nord, essaie de pénétrer dans le détroit de Calvados, et de débarquer un contingent de troupes dans le nord de l'Angleterre, les plus utiles indications. L'armateur finit par s'en apercevoir, et décida d'y mettre bon ordre; actuellement, sans entourer ses manœuvres du mystère qui enveloppe les manœuvres allemandes, elle réduit les informations officielles au strict minimum. C'est donc sur des données incomplètes que l'on a essayé de reconstituer uniquement dans leurs grandes lignes les dernières manœuvres navales anglaises.

2° Flotte « rouge » :
15 cuirassés (8 Dreadnought, 7 Majestic);
3 escadres de croiseurs, dont 2 croiseurs de bataille;
2 flottilles de destroyers;
1 flottille de sous-marins.

La flotte « rouge » était donc sensiblement inférieure à la flotte « bleue »; elle disposait cependant d'un nombre de bâtiments modernes relativement élevé.

Le samedi 13 juillet, à quatre heures du matin, la guerre était déclarée. La flotte « rouge » ayant déjà fait son plein de charbon appareilla immédiatement et prenait le large. La flotte « bleue », tout les unités étaient quelque peu dispersées sur la côte d'Écosse, se concentra au Firth-of-Forth (Edimbourg); elle était supposée connaître le départ de la flotte « rouge », et au moins de façon vague, ses intentions. Pour se rapprocher autant que possible de la réalité, la flotte « bleue » avait d'abord à compléter son approvisionnement de charbon. Seuls les croiseurs appareillèrent immédiatement, formant de Flamborough à la côte de l'Écosse, une ligne de surveillance.

Malheureusement à ce que son adversaire semblait attendre d'elle, la flotte « rouge » ne cherchait pas à forcer ce rideau d'éclairiers. Après avoir contourné largement la côte du Norfolk, dans la nuit du samedi au dimanche, elle mettait le cap sur la terre et faisait route sur la pointe même de Flamborough, à la limite du territoire anglais. La manœuvre réussissait presque; navigant sous deux mâts, la flotte « rouge » s'approchait sans être découverte par les croiseurs ennemis à une trentaine de milles de la côte du Yorkshire. Mais à ce moment, elle était prise par une brume épaisse, si épaisse qu'une collision, heureusement sans autre conséquence qu'une hélice faussée, se produisit entre le *Victorious* et le *Majestic*. Finalement, après quelques heures d'attente, l'amiral Callaghan donna l'ordre de reprendre le large.

La tentative de débarquement ayant échoué, les amiraux de la flotte « rouge » décidèrent de mettre à exécution la seconde partie du programme : l'attaque des routes commerciales de l'adversaire dans l'Atlantique. Tandis que l'escadre des Majestic, trop lente pour ce genre d'opérations, était renvoyée au port, les cuirassés et les croiseurs se firent route au nord-est, à 16 ou 17 nœuds, et se trouvaient le lundi matin, après vingt-quatre heures de marche, à peu près à la hauteur de l'archipel des Orcades. Venant alors sur la gauche, ils s'efforcèrent de gagner l'Atlantique par le nord de l'Écosse.

La manœuvre de l'escadre « rouge », uniquement composée de bâtiments très rapides, fut certainement une réussite. Elle réussit à braver la brume inattendue qui se leva le mardi matin, à diminuer de vitesse. Lorsque la brume se leva les croiseurs « bleus » étaient en vue et il ne resta plus à l'escadre « rouge » aucune chance de passer inaperçue. Aussi, dans la nuit, dépassant les croiseurs chargés de maintenir le contact, elle faussa direction et regagna à haute vitesse sa base d'opération, le détroit de Calvados (nuit du mardi au mercredi), elle faisait sa jonction avec l'escadre des Majestic laissée en réserve.

Il semble bien que cette volte-face inattendue, compliquée par l'apparition dans le nord des deux grands croiseurs de bataille de la flotte « rouge » ait quelque peu déconcerté la flotte « bleue », qui passa la journée du mardi à un homme par deux, et chercha à aller à la recherche dans le nord un ennemi introuvable.

Profitant de ce désarroi temporaire, l'amiral Callaghan décida de reprendre la tentative de débarquement; dans la nuit de mercredi à jeudi, la flotte « rouge » remonta lentement vers le nord, et le jeudi, à six heures et demie du matin, jetait l'ancre à quelques milles de Flamborough-Head, en attendant l'arrivée de l'escadre des Majestic.

C'est seulement vers dix heures que les croiseurs « bleus » faisaient leur apparition; la flotte « bleue », qui se trouvait un peu au nord dans une position d'attente, arrivait deux heures après, à toute vitesse, mais les opérations de débarquement avaient pu (au moins théoriquement, car il n'y eut pas de débarquement effectif) se prolonger jusqu'à onze heures. Des que la flotte « bleue » parut, l'escadre des Majestic se portait à sa rencontre pour couvrir la retraite de l'escadre des Dreadnought, qui accompagnait des croiseurs et des torpilleurs à toute vitesse sur sa base d'opération. Les 14 bâtiments de la flotte « rouge » étaient supposés couvrir des troupes (ou représenter des unités de transports) et pouvoir débarquer ces troupes à raison de 500 hommes par heure et par bâtiment, théoriquement la flotte « rouge », de sept à onze heures, aurait pu débarquer 28,000 hommes.

Des que ces résultats furent publiés, toute l'avant-garde de la presse conservatrice s'empressa de conclure qu'en dépit des assurances de l'amiral Callaghan, l'opération n'avait pas été menée à son terme, et non pas seulement un « raid », est possible.

C'est aller bien vite en besogne : il ne faut pas oublier que le convoi était un convoi lent, que le débarquement était lent et que l'opération se trouvait ainsi singulièrement simplifiée. D'ailleurs, dans ces conditions exceptionnellement favorables, de combien de temps l'amiral de la flotte « rouge » n'aurait-il pu disposer pour le débarquement? De quatre heures? C'est évidemment suffisant pour débarquer un nombre d'hommes relativement considérable, mais pour débarquer du matériel, des chevaux, des canons, etc., il n'y faut pas songer. Rappelons que le débarquement de la deuxième armée japonaise sur la côte de Corée, débarquement qui, en raison de la possibilité d'un retour offensif de la flotte de Port-Arthur, fut effectué par le *Admiral*, fut mené avec toute la célérité possible, a duré neuf jours; cette armée ne comprenait pas plus de trois divisions d'infanterie et d'une brigade d'artillerie, soit en tout 64,000 hommes.

Il est donc difficile de voir en quoi les assurances de l'amiral, sur l'impossibilité d'une invasion tant que les flottes anglaises gardent le contrôle de la mer, sont justifiées. Les résultats des dernières manœuvres. Il faut bien reconnaître cependant que le nombre des bâtiments qui ont réussi à tromper la surveillance de la flotte « bleue », de ses croiseurs, de ses flottilles est relativement considérable. Cela tient à un concours de circonstances particulières qui n'avaient peut-être pas de précédents. C'est la plus intéressante de ces circonstances, c'est que la flotte « rouge » avait fait son plein de charbon appareilla immédiatement et prenait le large. La flotte « bleue », tout les unités étaient quelque peu dispersées sur la côte d'Écosse, se concentra au Firth-of-Forth (Edimbourg); elle était supposée connaître le départ de la flotte « rouge », et au moins de façon vague, ses intentions. Pour se rapprocher autant que possible de la réalité, la flotte « bleue » avait d'abord à compléter son approvisionnement de charbon. Seuls les croiseurs appareillèrent immédiatement, formant de Flamborough à la côte de l'Écosse, une ligne de surveillance.

lativement considérable. Cela tient à un concours de circonstances particulières qui n'avaient peut-être pas de précédents. C'est la plus intéressante de ces circonstances, c'est que la flotte « rouge » avait fait son plein de charbon appareilla immédiatement et prenait le large. La flotte « bleue », tout les unités étaient quelque peu dispersées sur la côte d'Écosse, se concentra au Firth-of-Forth (Edimbourg); elle était supposée connaître le départ de la flotte « rouge », et au moins de façon vague, ses intentions. Pour se rapprocher autant que possible de la réalité, la flotte « bleue » avait d'abord à compléter son approvisionnement de charbon. Seuls les croiseurs appareillèrent immédiatement, formant de Flamborough à la côte de l'Écosse, une ligne de surveillance.

Malheureusement à ce que son adversaire semblait attendre d'elle, la flotte « rouge » ne cherchait pas à forcer ce rideau d'éclairiers. Après avoir contourné largement la côte du Norfolk, dans la nuit du samedi au dimanche, elle mettait le cap sur la terre et faisait route sur la pointe même de Flamborough, à la limite du territoire anglais. La manœuvre réussissait presque; navigant sous deux mâts, la flotte « rouge » s'approchait sans être découverte par les croiseurs ennemis à une trentaine de milles de la côte du Yorkshire. Mais à ce moment, elle était prise par une brume épaisse, si épaisse qu'une collision, heureusement sans autre conséquence qu'une hélice faussée, se produisit entre le *Victorious* et le *Majestic*. Finalement, après quelques heures d'attente, l'amiral Callaghan donna l'ordre de reprendre le large.

AFFAIRES MILITAIRES

ARMÉE

Morts pour la patrie
Hier matin à eu lieu à Jarville, près de Nancy, la translation du vieux au nouveau cimetière, des ossements de 58 soldats allemands, morts en 1870 à l'ambulance de la Malgrange. Un monument avait été érigé à cette intention dans le nouveau cimetière.

Dans le cortège, on remarquait MM. Lemoine, conseiller de préfecture; Ch. Franck, attaché de l'ambassade d'Allemagne à Paris; le maire et les adjoints de Nancy, des officiers, etc. Les honneurs ont été rendus par une compagnie du 79^e de ligne, par un peloton de hussards et par une batterie d'artillerie. Au cimetière, les pompes ont sonné aux champs.

Onze cercueils ont été descendus dans le caveau. La musique du 79^e régiment d'infanterie a prêté son concours à la cérémonie.

Sur le monument a été gravée l'inscription suivante : « A la mémoire des 58 soldats allemands morts pour la patrie en 1870 ».

La médaille de 1870

A Compiègne, au cours de la fête annuelle des sapeurs de l'École de Noël, sénateur, maire de Noyon, directeur de l'École centrale, a reçu hier la médaille de 1870 des mains du sous-préfet de Compiègne. Il a prononcé à cette occasion une allocution où il a exprimé ses vœux pour que les anciens combattants trop vieux de voir leurs descendants faire, le cas échéant, sans défaillance, tout leur devoir.

CHRONIQUE ÉLECTORALE

Elections législatives du 4 août

Vaucluse
(Arrondissement d'Apollon)
Inscrits : 14,423. — Votants : 8,346
Suffrages exprimés : 8,254

MM. Tissier, rad. soc., 3,099 voix;
Jossier, rad. soc., 3,099 voix;
Duc-Querry, soc. unifié, 2,075
Richard de Burges, rad. soc., 659
(Ballottage)

Tous les candidats, sauf M. Tissier, étaient proportionnalistes.

Il s'agissait de remplacer M. Laguerre, décédé, qui avait été élu député en 1906, et qui avait été élu au second tour aux élections générales de 1909 par 3,797 voix, contre 7,705 à M. Tribot.

Vienna

(Arrondissement de Montmorillon)
SCRUTIN DE BILLOTAGE
Inscrits : 21,594. — Votants : 15,031

MM. le docteur Dupont, c. gén., rad., 7,296 Ets.
J. Sadoul, avocat, soc. unifié, 6,782
Bouzat, agriculteur, progress., 24

Au premier tour de scrutin, les voix se sont ainsi réparties : MM. le docteur G. Dupont, 7,296 voix; Sadoul, 6,782; Bouzat, 24; Rousseau, 1,971; Randu, 39. Il s'agissait de remplacer M. Blanchard, républicain de gauche, décédé. M. Blanchard avait été élu aux élections générales de 1910 par 3,797 voix, contre 7,705 à M. Tribot.

NOUVELLES DU JOUR

M. Raymond Poincaré en Russie
M. Raymond Poincaré, président du conseil, ministre des affaires étrangères, a quitté Paris ce matin à huit heures, par train spécial, pour se rendre à Dunkerque, où il s'est embarqué à bord du *Condé* qui le conduira en Russie.

Un peloton de gardes républicains et un détachement de gardiens de la paix, sous les ordres de M. Bouvier, commissaire divisionnaire, rendaient les honneurs depuis l'entrée de la gare jusqu'à un wagon-restauration.

Un public nombreux a acclamé le président du conseil lorsqu'il est arrivé à la gare à sept heures et demie. Il était accompagné de MM. Daeschner, chef de cabinet, et Myriam Lucas, attaché, chargé de tables du chiffre, qui l'accompagnent en Russie, et de tous les membres de son cabinet.

Sur le quai de la gare, il a été salué par MM. Sevastopoulo, conseiller à l'ambassade de Russie; Deleassé, ministre de la marine; Briand, ministre de la justice; Lebrun, ministre des colonies; Steeg, ministre de l'intérieur; Paul Morel, sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur; René Desmar, sous-secrétaire d'Etat aux finances; Fravaton, chef de cabinet du ministre des finances, représentant M. Klotz; Mollard, directeur du protocole; Lépine,

peu, plus juste et plus nuancée, une autorité plus ferme et plus souple. La soirée d'Evocations, qui lui faudrait marquer d'une pierre blanche, nous a ainsi donné d'un seul coup un musicien et un chef d'orchestre.

Peu de temps après que la Société nationale avait donné la symphonie de M. Roussel, la Société musicale indépendante a exécuté une symphonie de M. Paul Ladmirault, que j'ai eu le regret de ne pouvoir entendre, étant ce soir-là retenu ailleurs par quelque première représentation; et mon regret est d'autant plus vif que M. Ladmirault est un des plus intéressants et des plus heureux donneurs de sentiment et d'originalité. Appareuvant, la Société indépendante, offrant l'hospitalité à des artistes étrangers, avait consacré une de ses soirées à l'audition d'œuvres de musiciens anglais; ce qui pose une fois de plus le problème de l'histoire musicale de l'Angleterre, pour lequel l'Angleterre moderne n'a-t-elle pas eu. Pendant tout le moyen âge, il y eut en ce pays une culture musicale assez sérieuse et brillante, dont on possède encore aujourd'hui d'assez nombreux vestiges. Au seizième siècle, ses compositeurs, dont le plus célèbre est William Byrd, furent, pour les grands maîtres flamands, français et italiens de la Renaissance, un exemple de rivaux fort estimables. Au dix-septième siècle, la musique anglaise eut un grand vif éclat, grâce surtout aux talents de Henry Purcell, qui fit de beaux chants sacrés et de beaux opéras. Et ce fut tout; la musique anglaise disparut. Au dix-huitième siècle, les seuls musiciens que l'on comptât à Londres, furent des étrangers, italiens, allemands, hollandais, et italiens de la seconde main. Au dix-neuvième siècle, l'Angleterre ne produisit plus. Et au dix-neuvième siècle, l'Angleterre avait éprouvé cent ans auparavant pour Handel, elle le sentit renaitre, elle le retrouva pour Mendelssohn; elle lui voua un culte aussi fervent que celui qu'elle avait voué à son grand maître. Depuis ce jour, elle a pris une première fois à Londres, l'art anglais a été éprouvé mentel, mendelssohnien, mendelssohnien avec une docilité et une unanimité devant quoi

préfet de police; Armand Bernard, secrétaire général de la préfecture de la Seine; représentant M. Delanney; Henion, directeur de la Strate générale; Vallon, vice-président du conseil d'administration de la Compagnie des ébénistes de la rue du Nord; Sartiaux, directeur de l'Exploitation, et Piron, ingénieur en chef; Averland, inspecteur principal; Léchelle, chef du mouvement; Thierry, chef de gare principal, etc.

Le président du conseil s'est entretenu pendant quelques minutes avec ses collègues du cabinet. Il ensuite pris place dans son wagon-salon avec M. Steeg, ministre de l'intérieur, qui l'accompagne jusqu'à Dunkerque, et MM. Daeschner et Myriam Lucas.

M. Piéron, ingénieur en chef de la Compagnie du Nord, et Latrassé, inspecteur, sont également montés dans le train spécial, qui est parti à huit heures.

M. A. Carnot, de l'Institut, président, et M. C. Pallu de la Barrière, secrétaire général de la commission centrale exécutive de l'Alliance républicaine, ont été reçus par le président du conseil la dépêche suivante :

A M. Raymond Poincaré, président du conseil, ministre des affaires étrangères.
A bord du *Condé*, Dunkerque.

Très cher monsieur le président, Au moment de votre départ pour la Russie, où vous appelez le souci des plus hauts intérêts de la patrie française et de la République, le parti républicain, et moi-même, le vœu que vous comptez au nombre de ses chefs les plus écoutés et les plus aimés, tient à vous renouveler l'expression de ses sentiments d'affection respect et de ferme confiance. Ses vœux vous accompagnent et souhaitent le plein succès des négociations que vous allez entreprendre, le resserrement des liens qui nous unissent à la nation amie et alliée, et il prévoit avec joie l'accroissement d'autorité qui en résultera pour vous dans notre pays, déjà si pieusement d'accord avec vous et avec votre gouvernement.

C. PALLU DE LA BARRIÈRE, A. CARNOT, secrétaire général, président.

M. Pams à l'école supérieure ménagère
M. Pams, accompagné de MM. Berthaut, directeur de l'enseignement et des services agricoles, et Reyrol, chef adjoint du cabinet au ministère de l'Agriculture, a visité hier l'école supérieure d'enseignement ménager et agricole, qui a été récemment aménagée dans les dépendances de l'école nationale d'agriculture de Grignon. Le ministre de l'Agriculture a été reçu par Mme Babelot-Baron, directrice, et par M. Lecomte, directeur adjoint, qui ont depuis le 15 juillet dernier suivi les cours.

La nouvelle école, qui n'est ouverte que le 15 juillet au 15 octobre, est divisée en deux sections : l'école normale ménagère supérieure, qui reçoit les élèves des écoles normales d'enseignement ménager et agricole, et l'école ménagère supérieure, qui reçoit les filles d'agriculteurs qui désirent suivre les cours du nouvel enseignement. Le ministre a été reçu par M. Lecomte, directeur adjoint, qui a admiré les nouveaux types d'écureuilles et de barattes, dans les vacheries où il a été mis au courant du nouveau système d'alimentation automatique. La basse-cour et le parc à volailles, les couvoirs artificiels et naturels l'ont beaucoup intéressé.

M. Berthaut a expliqué au ministre que les jeunes élèves suivront des cours d'économie ménagère. « Nous nous proposons de déclarer les écoles de l'enseignement ménager et agricole, de leur inclure la coquette de la femme de ménage, de leur apprendre à rendre leur intérieur attrayant et agréable. On leur donnera des leçons de couture, de repassage, de cuisine à côté des cours d'horticulture et d'arboriculture. »

Le 15 octobre, à la clôture des cours, les élèves de l'école normale supérieure ménagère, dont la plupart possèdent déjà le brevet supérieur, seront reçus par le ministre de l'Agriculture, M. Léon Bérard, ministre de l'Intérieur, et M. Lecomte, directeur de l'enseignement ménager et agricole, de leur apprendre à rendre leur intérieur attrayant et agréable. On leur donnera des leçons de couture, de repassage, de cuisine à côté des cours d'horticulture et d'arboriculture.

M. Léon Bérard et la réforme électorale
Nous avons annoncé hier que M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts, s'était rendu d'Orange à l'Isle-sur-Sorgues pour assister à l'inauguration du nouveau service des eaux de la ville d'Orange. M. Bérard a